

L'ESSOR DE LA BOURGEOISIE
DANS UNE PETITE VILLE DE BASSE BRETAGNE
PONTRIEUX AU XVIII^e SIÈCLE

PAR

ALAIN CASTEL
licencié ès lettres

AVANT-PROPOS

Les historiens qui ont étudié la Bretagne à l'époque moderne se sont attachés à décrire l'évolution, soit des principales villes de la province, soit de l'économie rurale. Le fait est encore plus visible si l'on examine les travaux concernant l'administration municipale. Il a semblé utile d'apporter une modeste contribution à l'étude des formes intermédiaires de l'économie et de la société bretonnes au XVIII^e siècle. Le choix s'est porté sur Pontrieux en raison de son organisation complexe où la terre et la mer sont également présentes, et de l'originalité de son évolution politique et institutionnelle.

SOURCES

Les Archives départementales des Côtes-du-Nord ont fourni la majeure partie des sources de cette étude, notamment les séries B (juridictions) et E (familles), et plus spécialement les registres paroissiaux, les minutes du fonds Avril (3 E 18) et des rôles de capitation (C 80¹), ainsi que les séries 2 G (archives des fabriques) et E dépôts (archives des mairies).

Le fonds de l'Intendance de Bretagne (série C des Archives départementales d'Ille-et-Vilaine) et la Bibliothèque du musée Condé à Chantilly ont été également consultés.

INTRODUCTION

Le Trieux coule jusqu'à vingt kilomètres de son embouchure dans une vallée profonde. Un pont de construction aisée suffit pour le franchir. Puis il s'élargit brusquement en raison de la pénétration des marées, rendant possible l'aménagement d'un port. Ce point de contact est le site de la ville de Pontrieux où des marchands s'installent à la fin du Moyen Âge, favorisés par la protection de trois puissantes forteresses. La ville atteint rapidement la taille et la population qu'elle a pendant tout l'Ancien Régime et s'assoupit au début de l'époque moderne. Le réveil économique et politique de la ville ne se produit qu'au XVIII^e siècle.

CHAPITRE PREMIER

LA POPULATION DE PONTRIEUX À L'ÉPOQUE MODERNE

Pontrieux n'est pas une paroisse. Le Trieux divise la ville en deux parties. La rive droite dépend de Quemper Guezennec et possède la chapelle Notre-Dame des Fontaines; la rive gauche, où se trouve la chapelle Saint-Yves, fait partie de la paroisse de Ploézal. Les deux chapelains exercent de fait les fonctions curiales dès le XVII^e siècle. On baptise aux Fontaines et on enterre à Saint-Yves. Chacun doit enregistrer les actes pour ses propres ouailles. Cette pratique inégalement respectée, appliquée de surcroît à un territoire mal délimité sur la rive droite, rend aléatoire toute estimation de la population.

Au milieu du XVII^e siècle, Pontrieux a au moins 1 600 habitants. La crise du milieu de l'époque moderne la frappe tardivement (premier tiers du XVIII^e siècle). Après l'épidémie de 1742, la population est tombée au-dessous de 1 300 habitants. La reprise, d'abord lente, puis rapide à partir de 1753, la porte près de son niveau des années 1630. La crise agricole qui s'ouvre en 1768 et les épidémies de 1773-1774, 1780 et 1786 entraînent une stagnation du nombre de Pontriviens jusqu'à la Révolution.

La répartition de la population entre les deux rives s'inverse au profit de la rive gauche dans les années 1770.

CHAPITRE II

L'ÉCONOMIE RURALE DE LA BASSE VALLÉE DU TRIEUX

La population des paroisses de la région de Pontrieux est importante au XVIII^e siècle (près de cent habitants au kilomètre carré).

Le sol est fertile et les terres incultes ne représentent en 1733 que trois huitièmes de la superficie totale. Le cycle de culture est court : les champs reposent une année sur quatre. Au déclin rapide du seigle correspond une domination du froment et du blé noir. Le lin est présent partout et met les paysans sous la coupe des marchands et négociants pontriviens.

L'élevage repose sur les vaches qui sont souvent données à mi-croît, les porcs et les chevaux.

Les terres sont tenues à ferme ou à convenant. Les baux à ferme portent sur les exploitations les plus importantes et sur les pièces ou parcelles isolées. Le domaine congéable couvre la masse des exploitations de quelques hectares.

Le mouvement des prix agricoles est, pour le froment, conforme à l'évolution de l'ensemble des prix bretons. La crise de 1768-1774 marque une coupure entre une période de prix en hausse régulière, mais modérée, et une période de grande irrégularité, ce qui correspond aux deux phases d'essor et de difficultés de la ville. L'avoine est chère dès le milieu du XVIII^e siècle, car la cavalerie hiverne régulièrement à Pontrioux.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION SEIGNEURIALE

Le Trieux répartit les seigneuries en deux groupes qui dépendent du comté de Goëlo, c'est-à-dire de Châtelaudren. Sur la rive droite, la seigneurie de Pontrioux Frinaudour Quemper Guezennec et celles qui lui sont soumises dans la hiérarchie féodale (Kerlouet et annexes, Carnavalet, une partie de Kerriou) couvrent la paroisse de Quemper Quezennec et débordent sur Le Faouet, Trévère et Saint-Gilles Les Bois. De l'autre côté de la rivière, on trouve La Roche Jagu et le groupe de Châteaulin Pontrioux (Châteaulin, Kercabin, Le Cosquer).

Ces seigneuries ont regroupé leurs activités dans Pontrioux où elles emploient plus de trente personnes. Les droits liés à la terre y sont réduits et seules les banalités fournissent encore aux seigneurs des revenus substantiels dans la ville.

La seconde moitié du XVIII^e siècle voit les seigneurs augmenter leurs profits par une exploitation plus rationnelle de leurs droits. Les heurts des seigneurs avec une bourgeoisie en plein essor dans une ville dont ils ne reconnaissent pas l'existence comme entité autonome sont inévitables.

CHAPITRE IV

LA VILLE

Pontrioux est bâtie dans la vallée encaissée du Trieux. En aval, la rivière s'élargit formant le port et les pentes deviennent abruptes. Près du port, sur

la rive droite, se trouve le quartier de la Rive, composé d'entrepôts et de maisons de cultivateurs.

Le côté de Quemper Guezennec (rive droite), outre la Rive, comprend au pied des collines qui dominent le Trieux la rue de la Rive (actuelle rue du Quai) qui joint le port à la ville, le Martray (actuelle place de la Pompe) où se trouvent des halles et qui est entièrement bâti (l'église de Pontrieux a remplacé des maisons en 1834), la rue des Fontaines qui aboutissait à la chapelle Notre-Dame des Fontaines et, de l'autre côté du ruisseau du moulin de Kergozou (qui se jette dans le Trieux près du pont et marque la limite entre la paroisse de Quemper Guezennec et la trêve de Saint-Clet) un chapelet de « villages » nommés Traou Meledern. Au-dessus de la ville sont construits des « villages » à vocation agricole.

Le côté de Ploézal (rive gauche) comprend au début du XVIII^e siècle quatre rues. La rue Saint-Yves mène du pont à la chapelle du même nom. Cette chapelle, détruite en 1793 pour former la place de la Liberté, ne laisse de chaque côté que l'espace d'une rue : celle des Galeries au nord et celle de l'Éperonnerie au sud. Le chemin de Pontrieux à la chapelle Saint-Thomas (rue de la Presqu'île) relie la ville au « village » de Goasven qui fait peu à peu partie de la ville. La rue Neuve (rue Liorzou) est créée par les afféagements de 1758-1763.

Les maisons, à deux étages, sont bâties en boisages garnis de torchis. Elles ont toutes leur jardin.

Le domaine congéable est répandu dans la ville et s'y maintient jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. La propriété des droits (ou du fonds quand la maison n'est pas tenue à convenue) est détenue par des bourgeois pontrieviens ou des propriétaires extérieurs à la ville. Ces maisons sont louées le plus souvent à plusieurs personnes qui jouissent chacune d'une pièce et d'une partie des bâtiments annexes.

CHAPITRE V

LES ACTIVITÉS URBAINES

Le commerce est la raison d'être de la ville de Pontrieux. Ses négociants le pratiquent sur terre et sur mer.

Le port est en relations avec Bordeaux (vins), Saint-Malo et Roscoff (graine de lin), Guérande et Le Croisic (sel). Les bateaux accostent ordinairement à l'embouchure du Trieux (Bréhat et Lézardieux) et les marchandises remontent la rivière sur des gabares de moins de dix tonneaux appartenant à des habitants des paroisses riveraines (Pontrieux n'a pas de flotte propre). Les produits d'exportation sont principalement les grains et le bois.

Sur terre le commerce le plus important est celui du fil de lin. Le marché concentre les filasses fabriquées dans toute la région. Les marchands de fil en gros de Lannion et Morlaix s'y approvisionnent. Le commerce sédentaire est pratiqué par presque toute la population. L'artisanat est avant tout textile (préparation du fil de lin et tissage).

Tous les organes de l'administration locale sont réunis à Pontrieux : subdélégué, correspondant de la Commission intermédiaire des états de Bretagne, greffier de l'Amirauté, receveur des ports et havres (depuis 1762), directeur de la poste.

Un contrôleur des Actes, qui est en même temps receveur des Domaines, y tient un bureau dès 1693. Les Devoirs emploient dans la ville une seule personne au début du siècle. Deux receveurs, deux ambulants et deux commis y exercent depuis 1766.

CHAPITRE VI

LA SOCIÉTÉ PONTRIVIENNE

Pontrieux n'est pas une ville riche comme Guingamp ou Tréguier. Les nobles qui ne dérogent pas sont peu nombreux. Les ecclésiastiques ne sont représentés que par les chapelains.

On peut classer les autres habitants en cinq groupes. Les riches sont des négociants ou des meuniers. La petite bourgeoisie doit son aisance relative au commerce ou aux charges seigneuriales. Dans chaque profession du commerce alimentaire (boulangers, bouchers) ou de l'artisanat, une ou deux personnes atteignent un niveau de vie comparable à celui de la catégorie précédente, semblant drainer la clientèle aisée. Le reste de la population vit dans des conditions précaires. En font partie, outre les deux tiers des contribuables (petits officiers de juridictions, marchands, artisans), les pauvres qui forment aux moments où ils sont les moins nombreux un sixième des Pontriviens.

La deuxième moitié du XVIII^e siècle est marquée par une augmentation continue des écarts de richesse. La période d'expansion profite à l'ensemble des habitants, mais inégalement. Les difficultés de la fin de l'Ancien Régime précipitent un grand nombre de petits bourgeois dans la pauvreté, tandis que les plus favorisés, un moment atteints, retrouvent leur situation antérieure.

CHAPITRE VII

L'ÉMANCIPATION DE PONTRIEUX

A la fin du XVII^e siècle, l'administration de Pontrieux est aux mains des paroisses, y compris la gestion des chapelles qu'elles ont usurpée.

Les services locaux de l'administration royale s'installent alors dans la ville qui reçoit un mandement séparé pour la capitation, l'égail des fouages restant aux paroisses. Des assemblées régulières siègent à Pontrieux.

Le correspondant de la Commission intermédiaire François Clair Michel, sieur de Kerhorre, sans modifier la répartition des attributions municipales

entre la ville et les paroisses, donne une forme stable à l'assemblée. Celle-ci se compose presque uniquement de marchands et d'hommes de loi. Ses activités englobent la levée de la capitation et du dixième et le casernement de la cavalerie qui hiverne à Pontrieux.

Pierre Denis, sieur du Porzou, lui succède en 1746. En 1751, il demande l'érection d'un corps politique officiel. Il l'obtient après le refus du « général » de Ploezal, par l'arrêt du Parlement du 6 juillet 1752. Le conflit avec Ploezal gagne en 1754 le plan ecclésiastique. Il est clos par le règlement épiscopal du 22 mars 1756.

Sur le plan civil, Pontrieux a désormais une organisation de type paroissial où les deux parties de la ville sont équilibrées.

Sur le plan ecclésiastique, les deux chapelles conservent leur autonomie mais ne peuvent pas être considérées comme de véritables succursales.

CHAPITRE VIII

LES GRANDES RÉALISATIONS

La route de Guingamp à Tréguier, dont la reconstruction est décidée en 1755, passe par Pontrieux.

L'essor économique qui suit permet à la ville de décider en 1758 la remise en état des pavés de ses rues. Contre ces travaux, Pierre Denis du Porzou obtient du duc d'Aiguillon l'exemption de la corvée pour les Pontriviens (1759). Une contribution de 12 000 livres est imposée et les seigneurs ne réussissent pas à s'en exclure.

Le corps politique, espérant parvenir à l'érection de Pontrieux en communauté, demande l'établissement d'un octroi. C'est un échec.

CHAPITRE IX

LES DIFFICULTÉS DE LA FIN DU SIÈCLE

La crise de 1768-1774 est d'abord agricole. Les récoltes ne sont pourtant que médiocres dans les paroisses proches de la ville. Mais les liens sont si forts entre tous les cantons de l'est de l'évêché de Tréguier que le marché de Pontrieux est entraîné dans la hausse générale des prix. De plus, le blé noir, base de l'alimentation des habitants, est fortement touché et fait monter les prix des autres grains. Les familles aux revenus modestes s'enfoncent dans la misère.

Le relais est pris à partir de 1773 par les épidémies qui annulent les effets des bonnes années jusqu'en 1786.

La Révolution marque le déclin de Pontrieux. Choisie comme chef-lieu de district en raison de sa position centrale et de ses opinions favorables au

nouveau régime (et pour faire échec à la région de Tréguier, solide bastion contre-révolutionnaire), la ville perd le contrôle de son port, inclus dans la commune de Quemper Guezennec. Le manque d'entretien du port s'ajoutant aux difficultés du commerce maritime asphyxie la vie économique d'une ville surpeuplée.

CONCLUSION

A la fin du XVIII^e siècle, Pontrieux est en crise. Mais, en une cinquantaine d'années, la domination qu'exerçaient sur elle les ruraux des paroisses environnantes a disparu.

La bourgeoisie pontrievienne, se libérant d'institutions anachroniques, a conquis sur les paroisses voisines une prépondérance économique et politique. Son essor a permis à la modeste bourgade d'être un des centres les plus actifs de la région pendant la Révolution.

TABLEAUX

Poids et mesures de la région de Pontrieux. — Prix des grains à Pontrieux et dans sa région. — Liste des membres de l'assemblée de Pontrieux.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Actes notariés, déclarations et règlements.
